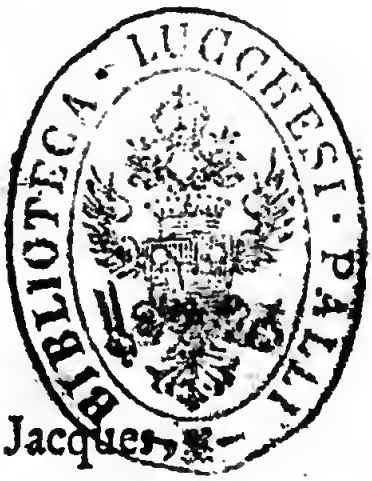
NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

L'ISLE DES ESCLAVES.

COMEDIE

EN UN ACTE.

Représentée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roy, le Lundy 5 Mars 1725.



A PARIS,
Chez BRIASSON, ruë S. Jacques, à la Science.

M. DCC. XXXII.
Avec Approbation, & Privilege du Roy.

75747

LISTE

Des Piéces de M. DE MARIVAUX;

Pour le Théâtre Italien.

Arlequin poli par l'Amour., Com.
La Surpriſe de l'Amour, Com.
La Double Inconſtance, Com.
Le Prince traveſti, Com.
La Fauſſe Suivante, Com.
L'Iſle des Eſclaves, Com.
L'Héritier de Village, Com.
Le Jeu de l'Amour & du Hazard, Com.

Pour le Théâtre François.

La ſeconde Surpriſe de l'Amour, Com.
Annibal, Tragédie.
Le Dénouëment imprévû, Com.
L'Iſle de la raiſon, Com.

On trouvera toutes ces Piéces chez le Libraire qui débite cette Comédie, chez qui l'on trouve auſſi le Nouveau Théâtre Italien, 8. Vol. *in*-12. & les Parodies, 3. Vol. avec les airs gravez, & pluſieurs autres Théâtres.

ACTEURS.

IPHICRATE.

ARLEQUIN.

EUPHROSINE.

CLEANTHIS.

TRIVELIN.

DES HABITANS DE L'ISLE.

La Scène eſt dans l'Iſle des Eſclaves.

L'ISLE DES ESCLAVES.

COMEDIE.

Le Théâtre repréſente une Mer & des Rochers d'un côté, & de l'autre quelques Arbres & des Maiſons.

SCENE PREMIERE.

IPHICRATE *s'avance triſtement ſur le Théâtre avec* ARLEQUIN.

IPHICRATE *après avoir ſoupiré.*

ARlequin !

ARLEQUIN *avec une boute de vin qu'il a à ſa ceinture.*

Mon Patron.

BIBLIOTECA · LUCCHESI · PALLI

A

IPHICRATE.

Que deviendrons-nous dans cette Iſle ?

ARLEQUIN.

Nous deviendrons maigres, étiques, & puis morts de faim : voilà mon ſentiment & notre hiſtoire.

IPHICRATE.

Nous ſommes ſeuls échappez du naufrage ; tous nos Camarades ont péri, & j'envie maintenant leur ſort.

ARLEQUIN.

Hélas ! ils ſont noyez dans la mer, & nous avons la même commodité.

IPHICRATE.

Dis-moi : Quand notre Vaiſſeau s'eſt briſé contre le Rocher, quelques-uns des nôtres ont eu le tems de ſe jetter dans la Chaloupe ; il eſt vrai que les vagues l'ont enveloppée ; je ne ſcai ce qu'elle eſt devenuë ; mais peut-être auront-ils eu le bonheur d'aborder en quelqu'endroit de l'Iſle, & je ſuis d'avis que nous les cherchions.

ARLEQUIN.

Cherchons, il n'y a pas de mal à cela ; mais repoſons-nous auparavant pour boire un petit coup d'eau-de-vie ; j'ai ſauvé ma pauvre bouteille ; la voilà : j'en boirai les deux tiers, comme de

raiſon, & puis je vous donnerai le reſte.

IPHICRATE.

Eh ! ne perdons point de tems : ſuis-moi : ne négligeons rien pour nous tirer d'ici ; ſi je ne me ſauve, je ſuis perdu, je ne reverrai jamais Athênes, car nous ſommes dans l'Iſle des Eſclaves.

ARLEQUIN.

Oh ! oh ! qu'eſt-ce que c'eſt que cette Race-là !

IPHICRATE.

Ce ſont des Eſclaves de la Gréce révoltez contre leurs Maîtres, & qui depuis cent ans ſont venus s'établir dans une Iſle, & je crois que c'eſt ici : tiens, voici ſans doute quelques-unes de leurs Caſes ; & leur coûtume, mon cher Arlequin, eſt de tuer tous les Maîtres qu'ils rencontrent, ou de les jetter dans l'eſclavage.

ARLEQUIN.

Eh ! chaque Païs a ſa coûtume : ils tuent les Maîtres, à la bonne-heure ; je l'ai entendu dire auſſi ; mais on dit qu'ils ne font rien aux Eſclaves comme moi.

IPHICRATE.

Cela eſt vrai.

ARLEQUIN.

Eh ! encore vit-on.

IPHICRATE.

Mais je ſuis en danger de perdre la liberté, & peut-être la vie : Arlequin, cela ne ſuffit-il pas pour me plaindre !

ARLEQUIN *prenant ſa bouteille pour boire.*

Ah ! je vous plains de tout mon cœur, cela eſt juſte.

IPHICRATE.

Suis-moi donc.

ARLEQUIN *ſiffle.*

Hu, hu, hu.

IPHICRATE.

Comment donc, que veux-tu dire !

ARLEQUIN *diſtrait, chante.*

Tala ta lara.

IPHICRATE.

Parles donc, as-tu perdu l'eſprit, à quoi penſes-tu !

ARLEQUIN *riant.*

Ah, ah, ah,, Monſieur Iphicrate, la drôle d'avanture ; je vous plains, par ma foi, mais je ne ſçaurois m'empêcher d'en rire.

IPHICRATE *à part les premiers mots.*

(Le coquin abuſe de ma ſituation, j'ai mal fait de lui dire où nous ſommes.) Arlequin, ta gayeté ne vient pas à propos, marchons de ce côté.

ARLEQUIN.

J'ai les jambes ſi engourdies.....

IPHICRATE.

Avançons, je t'en prie.

ARLEQUIN.

Je t'en prie, je t'en prie ; comme vous êtes civil & poli ; c'eſt l'air du Païs qui fait cela.

IPHICRATE.

Allons, hâtons-nous, faiſons ſeulement une demi-lieuë ſur la Côte pour chercher notre Chalouppe, que nous trouverons peut-être avec une partie de nos gens ; & en ce cas-là nous nous rembarquerons avec eux.

ARLEQUIN *en badinant.*

Badin, comme vous tournez cela.

(Il chante.)

L'embarquement eſt divin,
Quand on vogue, vogue, vogue ;
L'embarquement eſt divin,
Quand on vogue avec Catin.

IPHICRATE *retenant ſa colere.*

Mais je ne te comprends point, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN.

Mon cher Patron, vos complimens me charment ; vous avez coûtume de m'en faire à coups de gourdin qui ne valent pas ceux-là, & le gourdin eſt dans la Chalouppe.

IPHICRATE.

Eh ! ne ſçais-tu pas que je t'aime !

ARLEQUIN.

Oüi ; mais les marques de votre amitié tombent toûjours ſur mes épaules, & cela eſt mal placé. Ainſi, tenez, pour ce qui eſt de nos gens, que le Ciel les béniſſe ; s'ils ſont morts, en voilà pour long-tems ; s'ils ſont en vie, cela ſe paſſera, & je m'en goberge.

IPHICRATE *un peu ému.*

Mais j'ai beſoin d'eux, moi.

ARLEQUIN *indifféremment.*

Oh, cela ſe peut bien, chacun a ſes affaires : que je ne vous dérange pas.

IPHICRATE.

Eſclave inſolent !

ARLEQUIN *riant.*

Ah, ah, vous parlez la Langue d'Athênes ; mauvais jargon que je n'entends plus.

IPHICRATE.

Méconnois-tu ton Maître, & n'es-tu plus mon Eſclave ?

ARLEQUIN *ſe reculant d'un air ſérieux.*

Je l'ai été, je le confeſſe à ta honte ; mais, va, je te le pardonne, les hommes ne valent rien. Dans le Païs d'Athênes

j'étois ton Eſclave, tu me traitois comme un pauvre animal, & tu diſois que cela étoit juſte, parce que tu étois le plus fort: Eh bien, Iphicrate, tu vas trouver ici plus fort que toi, on va te faire Eſclave à ton tour; on te dira auſſi que cela eſt juſte, & nous verrons ce que tu penſeras de cette juſtice-là: tu m'en diras ton ſentiment, je t'attends-là. Quand tu auras ſouffert, tu ſeras plus raiſonnable, tu ſçauras mieux ce qu'il eſt permis de faire ſouffrir aux autres. Tout en iroit mieux dans le monde, ſi ceux qui te reſſemblent recevoient la même leçon que toi. Adieu, mon ami; je vais trouver mes Camarades & tes Maîtres.

(Il s'éloigne.)

IPHICRATE *au déſeſpoir, courant après lui l'épée à la main.*

Juſte Ciel! Peut-on être plus malheureux & plus outragé que je le ſuis? Miſérable, tu ne mérites pas de vivre.

ARLEQUIN.

Doucement, tes forces ſont bien diminuées, car je ne t'obéïs plus, prends-y garde.

SCENE II.

Trivelin avec cinq ou ſix Inſulaires arrive conduiſant une Dame & la Suivante, & ils accourent à Iphicrate qu'ils voyent l'épée à la main.

TRIVELIN *faiſant ſaiſir & déſarmer Iphicrate par ſes gens.*

ARrêtez, que voulez-vous faire !

IPHICRATE.

Punir l'inſolence de mon Eſclave.

TRIVELIN.

Votre Eſclave ! Vous vous trompez, & l'on vous apprendra à corriger vos termes.

(*Il prend l'épée d'Iphicrate, & la donne à Arlequin.*)

Prenez cette épée, mon Camarade, elle eſt à vous.

ARLEQUIN.

Que le Ciel vous tienne gaillard, brave Camarade que vous êtes.

TRIVELIN.

Comment vous appellez-vous !

ARLEQUIN.

Eſt-ce mon nom que vous demandez !

TRIVELIN.

Oüi vraiment.

ARLEQUIN.

Je n'en ai point, mon Camarade.

TRIVELIN.

Quoi donc, vous n'en avez pas!

ARLEQUIN.

Non, mon Camarade : je n'ai que des ſobriquets qu'il m'a donnez : il m'apelle quelquefois Arlequin, quelquefois Hé.

TRIVELIN.

Hé : le terme eſt ſans façon; je reconnois ces Meſſieurs à de pareilles licences; & lui comment s'appelle-t-il?

ARLEQUIN.

Oh diantre, il s'appelle par un nom lui; c'eſt le Seigneur Iphicrate.

TRIVELIN.

Eh bien, changez de nom à préſent; ſoyez le Seigneur Iphicrate à votre tour, & vous, Iphicrate, appellez-vous Arlequin, ou bien Hé.

ARLEQUIN, *ſautant de joye, à ſon Maître.*

Oh, oh, que nous allons rire! Seigneur Hé.

TRIVELIN *à Arlequin.*

Souvenez-vous en prenant ſon nom, mon cher ami, qu'on vous le donne bien

moins pour réjoüir votre vanité, que pour le corriger de ſon orgueil.

ARLEQUIN.

Oüi, oüi, corrigeons, corrigeons.

IPHICRATE *regardant Arlequin.*

Maraut. !

ARLEQUIN.

Parlez-donc, mon bon ami, voilà encore une licence qui lui prend : cela eſt-il du jeu !

TRIVELIN *à Arlequin.*

Dans ce moment-ci il peut vous dire tout ce qu'il voudra. (*à Iphicrate*) Arlequin, votre avanture vous afflige, & vous êtes outré contre Iphicrate & contre nous. Ne vous gênez point, ſoulagez-vous par l'emportement le plus vif : traitez-le de miſérable & nous auſſi, tout vous eſt permis à préſent : mais ce moment-ci paſſé, n'oubliez pas que vous êtes Arlequin, que voici Iphicrate, & que vous êtes auprès de lui ce qu'il étoit auprès de vous : ce ſont-là nos Loix, & ma Charge dans la République eſt de les faire obſerver en ce Canton-ci.

ARLEQUIN.

Ah, la belle Charge !

IPHICRATE.

Moi, l'Eſclave de ce Miſérable !

TRIVELIN.

TRIVELIN.

Il a bien été le vôtre.

ARLEQUIN.

Hélas ! il n'a qu'à être bien obéïſſant, j'aurai mille bontez pour lui.

IPHICRATE.

Vous me donnez la liberté de lui dire ce qu'il me plaira ; ce n'eſt pas aſſez, qu'on m'accorde encore un bâton.

ARLEQUIN.

Camarade, il demande à parler à mon dos ; je le mets ſous la protection de la République, au moins.

TRIVELIN.

Ne craignez rien.

CLEANTHIS *à Trivelin.*

Monſieur, je ſuis Eſclave auſſi, moi, & du même Vaiſſeau, ne m'oubliez pas, s'il vous plaît.

TRIVELIN.

Non, ma belle enfant, j'ai bien connu votre condition à votre habit, & j'allois vous parler de ce qui vous regarde, quand je l'ai vû l'épée à la main. Laiſſez-moi achever ce que j'avois à dire. Arlequin.

ARLEQUIN *croyant qu'on l'appelle.*

Eh .... à propos je m'appelle Iphicrate.

TRIVELIN *continuant.*

Tâchez de vous calmer, vous ſçavez qui nous ſommes, ſans doute!

ARLEQUIN.

Oh morbleu! d'aimables gens:

CLEANTHIS.

Et raiſonnables.

TRIVELIN.

Ne m'interrompez point, mes Enfans. Je penſe donc que vous ſçavez qui nous ſommes. Quand nos Peres irritez de la cruauté de leurs Maitres quitterent la Grêce & vinrent s'établir ici; dans le reſſentiment des outrages qu'ils avoient reçûs de leurs Patrons, la premiere Loi qu'ils y firent, fût d'ôter la vie à tous les Maîtres que le hazard ou le naufrage conduiroit dans leur Iſle, & conſéquemment de rendre la liberté à tous les Eſclaves: la vengeance avoit dicté cette Loi: vingt ans après la raiſon l'abolit, & en dicta une plus douce. Nous ne nous vengeons plus de vous, nous vous corrigeons; ce n'eſt plus votre vie que nous pourſuivons, c'eſt la barbarie de vos cœurs que nous voulons détruire; nous vous jettons dans l'eſclavage pour vous rendre ſenſibles aux maux qu'on y éprouve; nous vous humilions, afin que nous

trouvant ſuperbes, vous vous reprochiez de l'avoir été. Votre eſclavage, ou plûtôt votre cours d'humanité dure trois ans, au bout deſquels on vous renvoye, ſi vos Maîtres ſont contens de vos progrès; & ſi vous ne devenez pas meilleurs, nous vous retenons par charité pour les nouveaux malheureux que vous iriez faire encore ailleurs; & par bonté pour vous nous vous marions avec une de nos Citoyennes. Ce ſont là nos Loix à cet égard, mettez à profit leur rigueur ſalutaire, remerciez le ſort qui vous conduit ici; il vous remet en nos mains, durs, injuſtes & ſuperbes. Vous voilà en mauvais état, nous entreprenons de vous guérir; vous êtes moins nos Eſclaves que nos malades, & nous ne prenons que trois ans pour vous rendre ſains; c'eſt-à-dire, humains, raiſonnables, & généreux pour toute votre vie.

ARLEQUIN.

Et le tout *gratis*, ſans purgation ni ſaignée. Peut-on de la ſanté à meilleur compte?

TRIVELIN.

Au reſte, ne cherchez point à vous ſauver de ces lieux, vous le tenteriez ſans ſuccès, & vous feriez votre fortune

plus mauvaiſe : commencez votre nouveau régime de vie par la patience.

ARLEQUIN.

Dès que c'eſt pour ſon bien, qu'y a-t-il à dire?

TRIVELIN *aux Eſclaves.*

Quant à vous, mes Enfans, qui devenez libres & Citoyens, Iphicrate habitera cette Caſe avec le nouvel Arlequin, & cette belle Fille demeurera dans l'autre : vous aurez ſoin de changer d'habit enſemble ; c'eſt l'ordre. (*à Arlequin*) Paſſez maintenant dans une maiſon qui eſt à côté, où l'on vous donnera à manger, ſi vous en avez beſoin. Je vous apprens au reſte, que vous avez huit jours à vous réjoüir du changement de votre état ; après quoi l'on vous donnera, comme à tout le monde, une occupation convenable. Allez, je vous attends ici. (*aux Inſulaires*) Qu'on les conduiſe. (*aux Femmes*) Et vous autres, reſtez.

Arlequin en s'en allant fait de grandes révérences à Cléanthis.

SCENE III.

TRIVELIN, CLEANTHIS *Eſclave,*

EUPHROSINE *ſa Maîtreſſe.*

TRIVELIN.

AH çà, ma Compatriote; car je regarde déſormais notre Iſle comme votre Patrie; dites-moi auſſi votre nom!

CLEANTHIS *ſaluant.*

Je m'appelle Cléanthis, & elle Euphroſine.

TRIVELIN.

Cléanthis; paſſe pour cela.

CLEANTHIS.

J'ai auſſi des ſurnoms; vous plaît-il de les ſçavoir!

TRIVELIN.

Oüi-dà. Et quels ſont-ils!

CLEANTHIS.

J'en ai une liſte: Sotte, Ridicule, Bête, Butorde, Imbécille, & *cætera.*

EUPHROSINE *en ſoûpirant.*

Impertinente que vous êtes!

CLEANTHIS.

Tenez, tenez, en voilà encore un que j'oublioís.

TRIVELIN.

Effectivement, elle vous prend ſur le fait. Dans votre Païs, Euphroſine, on a bien-tôt dit des injures à ceux à qui l'on en peut dire impunément.

EUPHROSINE.

Hélas! que voulez-vous que je lui réponde, dans l'étrange avanture où je me trouve!

CLEANTHIS.

Oh Dame, il n'eſt plus ſi aiſé de me répondre. Autrefois il n'y avoit rien de ſi commode; on n'avoit affaire qu'à de pauvres gens: falloit-il tant de cérémonies! (faites cela, je le veux; taiſez-vous, Sotte,) voilà qui étoit fini. Mais à préſent il faut parler raiſon: c'eſt un langage étranger pour Madame, elle l'apprendra avec le tems; il faut ſe donner patience: je ferai de mon mieux pour l'avancer.

TRIVELIN *à Cléanthis.*

Moderez-vous, Euphroſine. (*à Euphroſine.*) Et vous, Cléanthis, ne vous abandonnez point à votre douleur. Je ne puis changer nos Loix, ni vous en affranchir: je vous ai montré combien elles étoient loüables & ſalutaires pour vous.

CLEANTHIS.

Hum. Elle me trompera bien ſi elle amende.

TRIVELIN.

Mais comme vous êtes d'un ſexe naturellement aſſez foible, & que par-là vous avez dû céder plus facilement qu'un homme aux exemples de hauteur, de mépris & de dureté qu'on vous a donnez chez vous contre leurs pareils ; tout ce que je puis faire pour vous, c'eſt de prier Euphroſine de peſer avec bonté les torts que vous avez avec elle, afin de les peſer avec juſtice.

CLEANTHIS.

Oh tenez, tout cela eſt trop ſçavant pour moi, je n'y comprens rien ; j'irai le grand chemin, je peſerai comme elle peſoit ; ce qui viendra, nous le prendrons.

TRIVELIN

Doucement, point de vengeance.

CLEANTHIS.

Mais, notre bon ami, au bout du compte, vous parlez de ſon ſexe ; elle a le défaut d'être foible, je lui en offre autant ; je n'ai pas la vertu d'être forte. S'il faut que j'excuſe toutes ſes mauvaiſes manieres à mon égard, il faudra donc

qu'elle excuſe auſſi la rancune que j'en ai contre elle ; car je ſuis femme autant qu'elle, moi : voïons qui eſt-ce qui décidera! Ne ſuis-je pas la Maîtreſſe, une fois! Eh bien, qu'elle commence toûjours par excuſer ma rancune; & puis, moi, je lui pardonnerai quand je pourrai ce qu'elle m'a fait : qu'elle attende.

EUPHROSINE *à Trivelin.*

Quels diſcours ! Faut-il que vous m'expoſiez à les entendre !

CLEANTHIS.

Souffrez-les, Madame ; c'eſt le fruit de vos œuvres.

TRIVELIN.

Allons, Euphroſine, modérez-vous.

CLEANTHIS.

Que voulez-vous que je vous diſe : quand on a de la colere, il n'y a rien de tel pour la paſſer, que de la contenter un peu, voïez-vous ; quand je l'aurai querellée à mon aiſe une douzaine de fois ſeulement, elle en ſera quitte ; mais il me faut cela.

TRIVELIN *à part à Euphroſine.*

Il faut que ceci ait ſon cours ; mais conſolez-vous, cela finira plûtôt que vous ne penſez. [*à Cleanthis*] J'eſpere, Euphroſine, que vous perdrez votre reſſentiment

timent, & je vous y exhorte en ami. Venons maintenant à l'examen de ſon caractere : il eſt néceſſaire que vous m'en donniez un portrait qui ſe doit faire devant la perſonne qu'on peint, afin qu'elle ſe connoiſſe, qu'elle rougiſſe de ſes ridicules, ſi elle en a, & qu'elle ſe corrige. Nous avons-là de bonnes intentions comme vous voyez. Allons commençons.

CLEANTHIS.

Oh que cela eſt bien inventé ! Allons, me voilà prête ; interrogez-moi, je ſuis dans mon fort.

EUPHROSINE *doucement.*

Je vous prie, Monſieur, que je me retire, & que je n'entende point ce qu'elle va dire.

TRIVELIN.

Hélas ! ma chere Dame, cela n'eſt fait que pour vous ; il faut que vous ſoyez préſente.

CLEANTHIS.

Reſtez, reſtez, un peu de honte eſt bien-tôt paſſé.

TRIVELIN.

Vaine, minaudiere & coquette, voilà d'abord à peu près ſur quoi je vais vous interroger au hazard. Cela la regarde-t-il !

CLEANTHIS.

Vaine, minaudiere & coquette, ſi cela la regarde ! Eh voilà ma chere Maîtreſſe ! cela lui reſſemble comme ſon viſage.

EUPHROSINE.

N'en voilà-t-il pas aſſez, Monſieur.

TRIVELIN.

Ah, je vous félicite du petit embarras que cela vous donne ; vous ſentez, c'eſt bon ſigne, & j'en augure bien pour l'avenir : mais ce ne ſont encore-là que les grands traits ; détaillons un peu cela. En quoi donc, par exemple, lui trouvez-vous les défauts dont nous parlons !

CLEANTHIS.

En quoi ! par tout, à toute heure, en tous lieux ; je vous ai dit de m'interroger ; mais par où commencer, je n'en ſçai rien, je m'y perds ; il y a tant de choſes, j'en ai tant vû, tant remarqué de toutes les eſpeces, que cela me broüille. Madame ſe tait, Madame parle ; elle regarde, elle eſt triſte, elle eſt gaye : ſilence, diſcours, regards, triſteſſe, & joïe : c'eſt tout un, il n'y a que la couleur de différente ; c'eſt vanité müette, contente ou fâchée ; c'eſt coquetterie babillarde, jalouſe ou curieuſe ; c'eſt Madame, toûjours vaine ou coquette l'un après l'autre, ou tous

les deux à la fois : voilà ce que c'eſt, voilà par où je débute, rien que cela.

EUPHROSINE.

Je n'y ſçaurois tenir.

TRIVELIN.

Attendez-donc, ce n'eſt qu'un début.

CLEANTHIS.

Madame ſe leve, a-t-elle bien dormie, le ſommeil l'a-t-il rendu belle, ſe ſent-elle du vif, du ſémillant dans les yeux ? vîte ſur les armes, la journée ſera glorieuſe : qu'on m'habille ; Madame verra du monde aujourd'hui ; elle ira aux ſpectacles, aux promenades, aux aſſemblées ; ſon viſage peut ſe manifeſter, peut ſoûtenir le grand jour, il fera plaiſir à voir, il n'y a qu'à le promener hardiment, il eſt en état, il n'y a rien à craindre.

TRIVELIN *à Euphroſine.*

Elle développe aſſez bien cela.

CLEANTHIS.

Madame, aucontraire, a-t-elle mal repoſé : Ah ! qu'on m'apporte un miroir ; comme me voilà faite ! que je ſuis malbâtie ! Cependant on ſe mire, on éprouve ſon viſage de toutes les façons, rien ne réüſſit ; des yeux battus, un tein fatigué ; voilà qui eſt fini, il faut envelopper ce viſage-là, nous n'aurons que du négligé,

Madame ne verra perſonne aujourd'hui, pas même le jour, ſi elle peut, du moins fera-t-il ſombre dans la chambre. Cependant il vient compagnie, on entre : que va-t-on penſer du viſage de Madame ! on croira qu'elle enlaidit : donnera-t-elle ce plaiſir-là à ſes bonnes amies ! Non, il y a remede à tout: vous allez voir. Comment vous portez-vous, Madame ! Très-mal, Madame : J'ai perdu le ſommeil ; il y a huit jours que je n'ai fermé l'œil ; je n'oſe pas me montrer, je fais peur. Et cela veut dire, Meſſieurs, figurez-vous que ce n'eſt point moi, au moins; ne me regardez pas ; remettez à me voir ; ne me jugez pas aujourd'hui; attendez que j'aïe dormi. J'entendois tout cela, moi ; car nous autres Eſclaves, nous ſommes doüez contre nos Maîtres d'une pénétration... Oh! ce ſont de pauvres gens pour nous.

TRIVELIN *à Euphroſine.*

Courage, Madame, profitez de cette peinture-là, car elle me paroît fidelle.

EUPHROSINE.

Je ne ſçai où j'en ſuis.

CLEANTHIS.

Vous en êtes aux deux tiers, & j'acheverai, pourvû que cela ne vous ennuïe pas.

TRIVELIN.

Achevez, achevez; Madame ſoûtiendra bien le reſte.

CLEANTHIS.

Vous ſouvenez-vous d'un ſoir où vous étiez avec ce Cavalier ſi bien fait! j'étois dans la chambre: Vous vous entreteniez bas; mais j'ai l'oreille fine: vous vouliez lui plaire ſans faire ſemblant de rien; vous parliez d'une femme qu'il voïoit ſouvent. Cette femme-là eſt aimable, diſiez-vous; elle a les yeux petits, mais très-doux: & là-deſſus vous ouvriez les vôtres, vous vous donniez des tons, des geſtes de tête, de petites contorſions, des vivacitez. Je riois. Vous réüſſîtes pourtant, le Cavalier s'y prit; il vous offrit ſon cœur. A moi, lui dites-vous: Oüi, Madame, à vous-même, à tout ce qu'il y a de plus aimable au monde. Continuez, folâtre, continuez, dites-vous, en ôtant vos gands, ſous prétexte de m'en demander d'autres: mais vous avez la main belle, il la vit, il la prit, il la baiſa, cela anima ſa déclaration; & c'étoit-là les gands que vous demandiez. Eh bien, y ſuis-je!

TRIVELIN *à Euphroſine.*

En vérité, elle a raiſon.

CLEANTHIS.

Ecoutez, écoutez, voici le plus plaiſant. Un jour qu'elle pouvoit m'entendre, & qu'elle croyoit que je ne m'en doutois pas, je parlois d'elle, & je dis: Oh pour cela, il faut l'avoüer, Madame eſt une des plus belles femmes du monde. Que de bontez pendant huit jours, ce petit mot-là ne me valut-il pas! J'eſſaïai en pareille occaſion de dire que Madame étoit une femme très-raiſonnable: oh je n'eus rien, cela ne prit point; & c'étoit bien fait, car je la flattois.

EUPHROSINE.

Monſieur, je ne reſterai point, où l'on me fera reſter par force; je ne puis en ſouffrir davantage.

TRIVELIN.

En voilà donc aſſez pour à préſent.

CLEANTHIS.

J'allois parler des vapeurs de mignardiſe auſqu'elles Madame eſt ſujette à la moindre odeur. Elle ne ſçait pas qu'un jour je mis à ſon inſçu des fleurs dans la ruelle de ſon lit pour voir ce qu'il en ſeroit. J'attendois une vapeur, elle eſt encore à venir. Le lendemain en compagnie une roſe parut, crac, la vapeur arrive.

TRIVELIN.

Cela ſuffit, Euphroſine, promenez-vous un moment à quelques pas de nous, parce que j'ai quelque choſe à lui dire; elle ira vous rejoindre enſuite.

CLEANTHIS *s'en allant.*

Recommandez-lui d'être docile, au moins. Adieu, notre bon Ami, je vous ai diverti, j'en ſuis bien-aiſe; une autre fois je vous dirai comme quoi Madame s'abſtient ſouvent de mettre de beaux habits, pour en mettre un négligé qui lui marque tendrement la taille. C'eſt encore une fineſſe que cet habit-là; on diroit qu'une femme qui le met ne ſe ſoucie pas de paroître: mais à d'autres; on s'y ramaſſe dans un corſet appétiſſant, on y montre ſa bonne façon naturelle; on y dit aux gens: Regardez mes graces, elles ſont à moi celles-là; & d'un autre côté on veut leur dire auſſi: Voïez comme je m'habille, quelle ſimplicité, il n'y a point de coquetterie dans mon fait.

TRIVELIN.

Mais je vous ai prié de nous laiſſer.

CLEANTHIS.

Je ſors, & tantôt nous reprendrons le diſcours qui ſera fort divertiſſant; car vous verrez auſſi comme quoi Madame

entre dans une Loge au Spectacle, avec quelle emphaſe, avec quel air impoſant, quoique d'un air diſtrait & ſans y penſer; car c'eſt la belle éducation qui donne cet orgueil-là. Vous verrez comme dans la Loge on y jette un regard indifférent & dédaigneux ſur des femmes qui ſont à côté, & qu'on ne connoît pas. Bon jour, notre bon Ami, je vais à notre Auberge.

SCENE IV.

TRIVELIN, EUPHROSINE.

TRIVELIN.

CEtte Scene-ci vous a un peu fatiguée, mais cela ne vous nuira pas.

EUPHROSINE.

Vous êtes des Barbares.

TRIVELIN.

Nous ſommes d'honnêtes gens qui vous inſtruiſons ; voilà tout : il vous reſte encore à ſatisfaire à une petite formalité.

EUPHROSINE.

Encore des formalitez !

TRIVELIN.

Celle-ci eſt moins que rien ; je dois faire rapport de tout ce que je viens d'entendre, & de tout ce que vous m'allez répondre. Convenez-vous de tous les ſentimens coquets, de toutes les ſingeries d'amour propre qu'elle vient de vous attribuer ?

EUPHROSINE.

Moi, j'en conviendrois ! Quoi, de pareilles fauſſetez ſont-elles croïables !

TRIVELIN.

Oh ! très-croïables, prenez-y garde. Si vous en convenez, cela contribuëra à rendre votre condition meilleure : je ne vous en dis pas davantage. . . On eſperera que vous étant reconnuë, vous abjurerez un jour toutes ces folies qui font qu'on n'aime que ſoi, & qui ont diſtrait votre bon cœur d'une infinité d'attentions plus loüables. Si au contraire vous ne convenez pas de ce qu'elle a dit, on vous regardera comme incorrigible, & cela reculera votre délivrance. Voïez, conſultez-vous.

EUPHROSINE.

Ma délivrance ! Eh puis-je l'eſperer !

TRIVELIN.

Oüi, je vous la garantis aux conditions que je vous dis.

EUPHROSINE.

Bien-tôt !

TRIVELIN.

Sans doute.

EUPHROSINE.

Monſieur, faites donc comme ſi j'étois convenuë de tout.

TRIVELIN.

Quoi, vous me conſeillez de mentir !

EUPHROSINE.

En verité, voilà d'étranges conditions, cela révolte !

TRIVELIN.

Elles humilient un peu, mais cela eſt fort bon. Déterminez-vous, une liberté très-prochaine eſt le prix de la verité. Allons, ne reſſemblez-vous pas au portrait qu'on a fait !

EUPHROSINE.

Mais.....

TRIVELIN.

Quoi !

EUPHROSINE.

Il y a dû vrai, par-ci, par-là.

TRIVELIN.

Parcy, par-là, n'eſt point notre compte : Avoüez-vous tous les faits ! en a-t-elle trop dit ! n'a-t-elle dit que ce qu'il faut ! Hâtez-vous, j'ai autre choſe à faire.

EUPHROSINE.

Vous faut-il une réponſe ſi exacte !

TRIVELIN.

Eh oüi, Madame, & le tout pour votre bien.

EUPHROSINE.

Eh bien.....

TRIVELIN.

Après !

EUPHRONISE.

Je ſuis jeune.

TRIVELIN.

Je ne vous demande pas votre âge.

EUPHROSINE.

On eſt d'un certain rang, on aime à plaire.

TRIVELIN.

Et c'eſt ce qui fait que le portrait vous reſſemble.

EUPHROSINE.

Je crois qu'oüi.

TRIVELIN.

Eh voilà ce qu'il nous falloit. Vous trouvez auſſi le portrait un peu riſible, n'eſt-ce pas !

EUPHROSINE.

Il faut bien l'avoüer.

TRIVELIN

A merveilles: Je ſuis content, ma chere Dame. Allez rejoindre Cléanthis ; je lui rends déja ſon véritable nom, pour vous donner encore des gages de ma parole. Ne vous impatientez point, montrez un peu de docilité, & le moment eſperé arrivera.

EUPHROSINE.

Je m'en fie à vous..

SCENE V.

ARLEQUIN, IPHICRATE, *qui ont changé d'habits*, TRIVELIN.

ARLEQUIN.

TIrlan, tirlan, tirlantaine, tirlanton, Gai, Camarade, le vin de la République eſt merveilleux, j'en ai bû bravement ma pinte; car je ſuis ſi altéré depuis que je ſuis Maître, que tantôt j'aurai encore ſoif pour pinte. Que le Ciel conſerve la Vigne, le Vigneron, la Vendange & les Caves de notre admirable République.

TRIVELIN.

Bon, réjouiſſez-vous, mon Camarade. Eſtes-vous content d'Arlequin.

ARLEQUIN.

Oüi, c'eſt un bon enfant, j'en ferai quelque choſe. Il ſoupire par fois, & je lui ai défendu cela, ſous peine de déſobéiſſance; & lui ordonne de la joie.

(*Il prend ſon Maître par la main & danſe*)

Tala rara la la....

TRIVELIN.

Vous me réjoüiſſez moi-même.

ARLEQUIN.

Oh, quand je ſuis gai, je ſuis de bonne humeur.

TRIVELIN.

Fort bien. Je ſuis charmé de vous voir ſatisfait d'Arlequin. Vous n'aviez pas beaucoup à vous plaindre de lui dans ſon Pays, apparemment!

ARLEQUIN.

Hé, là-bas! Je lui voulois ſouvent un mal de Diable, car il étoit quelquefois inſupportable: mais à cette heure que je ſuis heureux, tout eſt payé, je lui ai donné quittance.

TRIVELIN.

Je vous aime de ce caractére, & vous me touchez. C'eſt-à-dire que vous joüirez modeſtement de votre bonne fortune, & que vous ne lui ferez point de peine!

ARLEQUIN.

De la peine! ah le pauvre homme! Peut-être que je ſerai un petit brin inſolent, à cauſe que je ſuis le Maitre: voilà tout.

TRIVELIN.

A cauſe que je ſuis le Maître, vous avez raiſon.

ARLEQUIN.

Oui, car quand on eſt le Maître, on y va tout rondement ſans façon, & ſi peu de façon méne quelquefois un honnête homme à des impertinences.

TRIVELIN.

Oh, n'importe, je vois bien que vous n'êtes point méchant.

ARLEQUIN.

Hélas! je ne ſuis que mutin.

TRIVELIN *à Iphicrate.*

Ne vous épouvantez point de ce que je vais dire. (*A Arlequin*) Inſtruiſez-moi d'une choſe. Comment ſe gouvernoit-il là-bas; avoit-il quelque défaut d'humeur, de caractére?

ARLEQUIN *riant.*

Ah! mon Camarade, vous avez de la malice, vous demandez la Comédie.

TRIVELIN.

Ce caractére-là eſt donc bien plaiſant!

ARLEQUIN.

Ma foi, c'eſt une farce.

TRIVELIN.

N'importe, nous en rirons.

ARLEQUIN *à Iphicrate.*

Arlequin, me promets-tu d'en rire auſſi!

IPHICRATE *bas.*

Veux-tu achever de me déſeſpérer, que vas-tu lui dire?

ARLEQUIN.

Laiſſes-moi faire ; quand je t'aurai offenſé, je te demanderai pardon après.

TRIVELIN.

Il ne s'agit que d'une bagatelle ; j'en ai demandé autant à la jeune fille que vous avez vûë, ſur le chapitre de ſa Maîtreſſe.

ARLEQUIN.

Eh bien, tout ce qu'elle vous a dit, c'étoit des folies qui faiſoient pitié, des miſeres ; gageons.

TRIVELIN.

Cela eſt encore vrai.

ARLEQUIN.

Eh bien, je vous en offre autant, ce pauvre jeune garçon n'en fournira pas davantage; extravagance & miſére, voilà ſon paquet ; n'eſt-ce pas là de belles guenilles pour les étaler ! étourdi par nature, étourdi par ſingerie, parce que les femmes les aiment comme cela ; un diſſipe tout : vilain quand il faut être libéral, libéral quand il faut être vilain : bon emprunteur, mauvais payeur : honteux d'être ſage, glorieux d'être fou: un petit brin mocqueur des bonnes gens: un petit brin hableur ; avec tout plein de Maîtreſſes qu'il ne connoît pas : voilà mon homme. Eſt-ce la peine d'en tirer le portrait ! (*à Iphicrate*)

Iphicrate) Non, je n'en ferai rien, mon ami, ne crains rien.

TRIVELIN.

Cette ébauche me ſuffit. [*à Iphicrate*] Vous n'avez plus maintenant qu'à certifier pour véritable ce qu'il vient de dire.

IPHICRATE.

Moi!

TRIVELIN.

Vous-même. La Dame de tantôt en a fait autant; elle vous dira ce qui l'y a déterminée. Croyez-moi, il y va du plus grand bien que vous puiſſiez ſouhaiter.

IPHICRATE.

Du plus grand bien! Si cela eſt, il y a là quelque choſe qui pourroit aſſez me convenir d'une certaine façon.

ARLEQUIN.

Prends tout, c'eſt un habit fait ſur ta taille.

TRIVELIN.

Il me faut tout ou rien.

IPHICRATE.

Voulez-vous que je m'avouë un ridicule!

ARLEQUIN.

Qu'importe, quand on l'a été!

TRIVELIN.

N'avez-vous que cela à me dire!

IPHICRATE.

Va donc pour la moitié, pour me tirer d'affaire.

TRIVELIN.

Va du tout.

IPHICRATE.

Soit.

(*Arlequin rit de toute ſa force.*)

TRIVELIN.

Vous avez fort bien fait; vous n'y perdrez rien. Adieu, vous ſçaurez bientôt de mes nouvelles.

SCENE VI.

CLEANTHIS, IPHICRATE, ARLEQUIN, EUPHROSINE.

CLEANTHIS.

SEigneur Iphicrate, peut-on vous demander dequoi vous riez !

ARLEQUIN.

Je ris de mon Arlequin qui a confeſſé qu'il étoit un ridicule.

CLEANTHIS.

Cela me ſurprend, car il a la mine d'un homme raiſonnable. Si vous voulez voir une Coquette de ſon propre aveu, regardez ma Suivante.

ARLEQUIN *la regardant.*

Malepeſte, quand ce viſage-là fait le fripon, c'eſt bien ſon métier ; mais parlons d'autres choſes, ma belle Damoiſelle : Qu'eſt-ce que nous ferons à cette heure que nous ſommes gaillards !

CLEANTHIS.

Eh ! mais la belle converſation.

ARLEQUIN.

Je crains que cela ne vous faſſe bâailer, j'en bâaille déja. Si je devenois amoureux de vous, cela amuſeroit davantage.

CLEANTHIS.

Eh bien, faites. Soupirez pour moi, pourſuivez mon cœur, prenez-le ſi vous pouvez, je ne vous en empêche pas; c'eſt à vous à faire vos diligences, me voilà, je vous attends : mais traitons l'amour à la grande maniere, puiſque nous ſommes devenus Maitres : allons-y poliment, & comme le grand Monde.

ARLEQUIN.

Oüidà, nous n'en irons que meilleur train.

CLEANTHIS.

Je ſuis d'avis d'une choſe, que nous diſions qu'on nous apporte des ſiéges pour prendre l'air aſſis, & pour écouter les diſcours galans que vous m'allez tenir; il faut bien jouir de notre état, en goûter le plaiſir.

ARLEQUIN.

Votre volonté vaut une ordonnance. (*à Iphicrate*) Arlequin, vîte des ſiéges pour moi, & des fauteuils pour Madame.

IPHICRATE.

Peux-tu m'employer à cela!

ARLEQUIN.

La République le veut.

CLEANTHIS.

Tenez, tenez, promenons-nous plûtôt de cette maniere-là, & tout en converſant vous ferez adroitement tomber l'entretien ſur le penchant que mes yeux vous ont inſpiré pour moi. Car encore une fois nous ſommes d'honnêtes gens à cette heure; il faut ſonger à cela, il n'eſt plus queſtion de familiarité domeſtique. Allons, procédons noblement, n'épargnez ni complimens, ni révérences.

ARLEQUIN.

Et vous, n'épargnez point les mines. Courage, quand ce ne ſeroit que pour nous mocquer de nos Patrons. Garderons-nous nos gens!

CLEANTHIS.

Sans difficulté : pouvons-nous être ſans eux, c'eſt notre ſuite; qu'ils s'éloignent ſeulement.

ARLEQUIN *à Iphicrate.*

Qu'on ſe retire à dix pas.

Iphicrate & Euphroſine s'éloignent en faiſant des geſtes d'étonnement & de douleur. Cléanthis regarde aller Iphicrate, & Arlequin Euphroſine.

ARLEQUIN *ſe promenant ſur le Théatre avec Cléanthis.*

Remarquez-vous, Madame, la clarté du jour!

CLEANTHIS.

Il fait le plus beau tems du monde, on appelle cela un jour tendre.

ARLEQUIN.

Un jour tendre! Je reſſemble donc au jour, Madame.

CLEANTHIS.

Comment, vous lui reſſemblez!

ARLEQUIN.

Et palſembleu le moyen de n'être pas tendre, quand on ſe trouve tête à tête avec vos graces. (*à ce mot il ſaute de joie.*) Oh, oh, oh, oh!

CLEANTHIS.

Qu'avez-vous donc, vous défigurez notre converſation!

ARLEQUIN.

Oh, ce n'eſt rien! c'eſt que je m'applaudis.

CLEANTHIS.

Rayez ces applaudiſſemens, ils nous dérangent. (*Continuant*) Je ſçavois bien que mes graces entreroient pour quelque choſe ici, Monſieur. Vous êtes galant, vous vous promenez avec moi, vous me

dîtes des douceurs ; mais finiſſons, en voilà aſſez, je vous diſpenſe des complimens.

ARLEQUIN.

Et moi, je vous remercie de vos diſpenſes.

CLEANTHIS.

Vous m'allez dire que vous m'aimez, je le vois bien : Dites, Monſieur, dites, heureuſement on n'en croira rien : vous êtes aimable, mais coquet, & vous ne perſuaderez pas.

ARLEQUIN *l'arrêtant par le bras, & ſe mettant à genoux.*

Faut-il m'agenouiller, Madame, pour vous convaincre de mes flâmes, & de la ſincérité de mes feux !

CLEANTHIS.

Mais ceci devient ſérieux : laiſſez-moi je ne veux point d'affaire ; levez-vous. Quelle vivacité ! Faut il vous dire qu'on vous aime ! Ne peut-on en être quitte à moins ! Cela eſt étrange !

ARLEQUIN *riant à genoux.*

Ah, ah, ah, que cela va bien ! Nous ſommes auſſi boufons que nos Patrons ; mais nous ſommes plus ſages.

CLEANTHIS.

Oh vous riez, vous gâtez tout.

ARLEQUIN.

Ah, ah, par ma foi vous êtes bien aimable, & moi auſſi. Sçavez-vous bien ce que je penſe !

CLEANTHIS.

Quoi !

ARLEQUIN.

Premierement, vous ne m'aimez pas, ſinon par coquetterie, comme le grand monde.

CLEANTHIS.

Pas encore; mais il ne s'en falloit plus que d'un mot, quand vous m'avez interrompuë. Et vous, m'aimez-vous ?

ARLEQUIN.

J'y allois auſſi quand il m'eſt venu une penſée. Comment trouvez-vous mon Arlequin ?

CLEANTHIS.

Fort à mon gré. Mais que dites-vous de ma Suivante ?

ARLEQUIN.

Qu'elle eſt friponne !

CLEANTHIS.

J'entrevois votre penſée.

ARLEQUIN.

Voilà ce que c'eſt, devenez amoureuſe d'Arlequin, & moi de votre Suivante; nous ſommes aſſez forts pour ſoutenir cela.

CLEANTHIS.

CLEANTHIS.

Cette imagination-là me rit assez, ils ne sçauroient mieux faire que de nous aimer dans le fond.

ARLEQUIN.

Ils n'ont jamais rien aimé de si raisonnable, & nous sommes d'excellens Partis pour eux.

CLEANTHIS.

Soit. Inspirez à Arlequin de s'attacher à moi, faites-lui sentir l'avantage qu'il y trouvera dans la situation où il est ; qu'il m'épouse, il sortira tout d'un coup d'esclavage ; cela est bien aisé au bout du compte. Je n'étois ces jours passez qu'une Esclave ; mais enfin me voilà Dame & Maîtresse d'aussi bon jeu qu'une autre : je la suis par hazard ; n'est-ce pas le hazard qui fait tout ? Qu'y a-t-il à dire à cela ? j'ai même un visage de condition, tout le monde me l'a dit.

ARLEQUIN.

Pardi je vous prendrois bien, moi, si je n'aimois pas votre Suivante un petit brin plus que vous. Conseillez-lui aussi de l'amour pour ma petite personne, qui, comme vous voyez, n'est pas désagréable.

CLEANTHIS.

Vous allez être content ; je vais appeller *Isle des Esclaves.*

Cléanthis, je n'ai qu'un mot à lui dire : éloignez-vous un instant, & revenez. Vous parlerez ensuite à Arlequin pour moi; car il faut qu'il commence: mon sexe, la bienséance & ma dignité le veulent.

ARLEQUIN.

Oh, ils le veulent si vous voulez ; car dans le grand monde, on n'est pas si façonnier; & sans faire semblant de rien, vous pourriez lui jetter quelque petit mot bien clair à l'avanture pour lui donner courage, à cause que vous êtes plus que lui ; c'est l'ordre.

CLEANTHIS.

C'est assez bien raisonner. Effectivement dans le cas où je suis, il pourroit y avoir de la petitesse à m'assujettir à de certaines formalitez qui ne me regardent plus; je comprens cela à merveille; mais parlez-lui toûjours; je vais dire un mot à Cléanthis ; tirez-vous à quartier pour un moment.

ARLEQUIN.

Vantez mon mérite, prêtez-m'en un peu à charge de revanche.

CLEANTHIS.

Laissez-moi faire. *(Elle appelle Euphrosine)* Cléanthis.

SCENE VII.

CLEANTHIS, & EUPHROSINE *qui vient doucement.*

CLEANTHIS.

APprochez, & accoûtumez-vous à aller plus vîte, car je ne ſçaurois attendre.

EUPHROSINE.

Dequoi s'agit-il ?

CLEANTHIS.

Venez-çà, écoutez-moi : Un honnête homme vient de me témoigner qu'il vous aime ; c'eſt Iphicrate.

EUPHROSINE.

Lequel !

CLEANTHIS.

Lequel ! Y en a-t-il deux ici ? C'eſt celui qui vient de me quitter.

EUPHROSINE.

Eh, que veut-il que je faſſe de ſon amour !

CLEANTHIS.

Eh, qu'avez-vous fait de l'amour de ceux qui vous aimoient ! Vous voilà bien

étourdie: eſt-ce le mot d'amour qui vous effarouche ! vous le connoiſſez tant, cet amour : vous n'avez juſqu'ici regardé les gens que pour leur en donner : vos beaux yeux n'ont fait que cela, dédaignent-ils la coquete du Seigneur Iphiciate ! il ne vous ſera pas de révérences panchées, vous ne lui trouverez point de contenance ridicule, d'air évaporé : ce n'eſt point une tête legere, un petit badin, un petit perfide, un joli volage, un aimable indiſcret : ce n'eſt point tout cela : ces graces-là lui manquent à la vérité : ce n'eſt qu'un homme franc, qu'un homme ſimple dans ſes manieres, qui n'a pas l'eſprit de ſe donner des airs, qui vous dira qu'il vous aime ſeulement, parce que cela ſera vrai : enfin ce n'eſt qu'un bon cœur, voilà tout : & cela eſt fâcheux, cela ne pique point. Mais vous avez l'eſprit raiſonnable, je vous deſtine à lui, il fera votre fortune ici, & vous aurez la bonté d'eſtimer ſon amour, & vous y ſerez ſenſible, entendez-vous : vous vous conformerez à mes intentions, je l'eſpere, imaginez-vous même que je le veux.

EUPHROSINE.

Où ſuis-je ! & quand cela finira-t-il !

(Elle rêve.)

SCENE VIII.

ARLEQUIN, EUPHROSINE.

ARLEQUIN *arrive en ſaluant Cléanthis qui ſort. Il va tirer Euphroſine par la manche.*

EUPHROSINE.

QUe me voulez-vous ?

ARLEQUIN *riant.*

Eh, eh, eh, ne vous a-t-on pas parlé de moi ?

EUPHROSINE.

Laiſſez-moi, je vous prie.

ARLEQUIN.

Eh la la, regardez-moi dans l'œil pour deviner ma penſée.

EUPHROSINE.

Eh, penſez ce qu'il vous plaira.

ARLEQUIN.

M'entendez-vous un peu !

EUPHROSINE.

Non.

ARLEQUIN.

C'eſt que je n'ai encore rien dit.

EUPHROSINE *impatiente.*

Ahi !

ARLEQUIN.

Ne mentez point, on vous a communiqué les ſentimens de mon ame, rien n'eſt plus obligeant pour vous.

EUPHROSINE.

Quel état !

ARLEQUIN.

Vous me trouvez un peu nigaud, n'eſt-il pas vrai ? mais cela ſe paſſera ; c'eſt que je vous aime, & que je ne ſçais comment vous le dire.

EUPHROSINE.

Vous !

ARLEQUIN.

Eh pardi oüi : qu'eſt-ce qu'on peut faire de mieux. Vous êtes ſi belle : il faut bien vous donner ſon cœur, auſſi-bien vous le prendriez de vous-même.

EUPHROSINE.

Voici le comble de mon infortune.

ARLEQUIN *lui regardant les mains.*

Quelles mains raviſſantes, les jolis petits doigts ; que je ſerois heureux avec cela, mon petit cœur en feroit bien ſon profit. Reine, je ſuis bien tendre, mais vous ne voyez rien : ſi vous aviez la charité d'être tendre auſſi, oh ! je deviendrois fou tout-à-fait.

EUPHROSINE.

Tu ne l'es déja que trop.

ARLEQUIN.

Je ne le ſerai jamais tant que vous en êtes digne.

EUPHROSINE.

Je ne ſuis digne que de pitié, mon enfant.

ARLEQUIN.

Bon, bon, à qui eſt-ce que vous contez cela ! vous êtes digne de toutes les dignitez imaginables : un Empereur ne vous vaut pas, ni moi non plus ; mais me voilà, moi, & un Empereur n'y eſt pas : & un rien qu'on voit, vaut mieux que quelque choſe qu'on ne voit pas. Qu'en dites-vous !

EUPHROSINE.

Arlequin, il me ſemble que tu n'as pas le cœur mauvais.

ARLEQUIN.

Oh, il ne s'en fait plus de cette pâte-là, je ſuis un mouton.

EUPHROSINE.

Reſpecte donc le malheur que j'éprouve.

ARLEQUIN.

Hélas, je me mettrois à genoux devant lui.

EUPHROSINE.

Ne persécute point une infortunée, parce que tu peux la persécuter impunément. Vois l'extrémité où je suis réduite: & si tu n'as point d'égard au rang que je tenois dans le monde, à ma naissance, à mon éducation, du moins que mes disgraces, que mon esclavage, que ma douleur t'attendrisse; tu peux ici m'outrager autant que tu le voudras: je suis sans azile & sans défense, je n'ai que mon désespoir pour tout secours, j'ai besoin de la compassion de tout le monde, de la tienne même, Arlequin: voilà l'état où je suis, ne le trouves-tu pas assez misérable; tu es devenu libre & heureux, cela doit-il te rendre méchant! Je n'ai pas la force de t'en dire davantage: je ne t'ai jamais fait de mal, n'ajoûte rien à celui que je souffre.

ARLEQUIN *abbatu, les bras abbaissez, & comme immobile.*

J'ai perdu la parole.

SCENE IX.

IPHICRATE, ARLEQUIN.

IPHICRATE.

CLeanthis m'a dit que tu voulois t'entretenir avec moi, que me veux-tu? as-tu encore quelques nouvelles insultes à me faire ?

ARLEQUIN.

Autre personnage qui va me demander encore ma compassion. Je n'ai rien à te dire, mon Ami, sinon que je voulois te faire commandement d'aimer la nouvelle Euphrosine: voilà tout. A qui diantre en as-tu ?

IPHICRATE.

Peux-tu me le demander, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Eh pardy oüi je le peux, puisque je le fais.

IPHICRATE.

On m'avoit promis que mon esclavage finiroit bientôt, mais on me trompe, & ç'en est fait, je succombe ; je me meurs, Arlequin, & tu perdras bientôt ce mal-

heureux Maître qui ne te croyoit pas capable des indignitez qu'il a ſouffertes de toi.

ARLEQUIN.

Ah, il ne nous manquoit plus que cela, & nos amours auront bonne mine. Ecoutes, je te défends de mourir par malice ; par maladie, paſſe, je te le permets.

IPHICRATE.

Les Dieux te puniront, Arlequin.

ARLEQUIN.

Eh, dequoi veux-tu qu'ils me puniſſent, d'avoir eu du mal toute ma vie !

IPHICRATE.

De ton audace & de tes mépris envers ton Maître: rien ne m'a été ſi ſenſible, je l'avouë. Tu es né, tu as été élevé avec moi dans la maiſon de mon Pere, le tien y eſt encore ; il t'avoit recommandé ton devoir en partant ; moi-même, je t'avois choiſi par un ſentiment d'amitié pour m'accompagner dans mon voyage : je croyois que tu m'aimois, & cela m'attachoit à toi.

ARLEQUIN.

Eh qui eſt-ce qui te dit que je ne t'aime plus !

IPHICRATE.

Tu m'aimes, & tu me fais mille injures.

ARLEQUIN.

Parce que je me mocque un petit brin de toi; cela empêche-t-il que je ne t'aime! Tu disois bien que tu m-aimois, toi, quand tu me faisois battre : est-ce que les étrivieres sont plus honnêtes que les mocqueries.

IPHICRATE.

Je conviens que j'ai pû quelquefois te maltraiter sans trop de sujet.

ARLEQUIN.

C'est la vérité.

IPHICRATE.

Mais par combien de bontez ai-je reparé cela!

ARLEQUIN.

Cela n'est pas de ma connoissance.

IPHICRATE.

D'ailleurs, ne falloit-il pas te corriger de tes défauts!

ARLEQUIN.

J'ai plus pâti des tiens que des miens: mes plus grands défauts, c'étoit ta mauvaise humeur, ton autorité, & le peu de cas que tu faisois de ton pauvre Esclave.

IPHICRATE.

Va, tu n'es qu'un ingrat; au lieu de me secourir ici, de partager mon affliction, de montrer à tes Camarades l'é-

xemple d'un attachement qui les eût touchez, qui les eût engagez peut-être à renoncer à leur coûtume, ou à m'en affranchir, & qui m'eût pénétré moi-même de la plus vive reconnoiſſance.

ARLEQUIN.

Tu as raiſon, mon Ami, tu me remontre bien mon devoir ici pour toi; mais tu n'as jamais ſçû le tien pour moi, quand nous étions dans Athênes. Tu veux que je partage ton affliction, & jamais tu n'as partagé la mienne. Eh bien va, je dois avoir le cœur meilleur que toi, car il y a plus long-tems que je ſouffre, & que je ſçai ce que c'eſt que de la peine : tu m'as battu par amitié, puiſque tu le dis, je te le pardonne, je t'ai raillé par bonne humeur, prends-le en bonne part, & fais-en ton profit. Je parlerai en ta faveur à mes Camarades, je les prierai de te renvoyer ; & s'ils ne veulent pas, je te regarderai comme mon Ami ; car je ne te reſſemble pas, moi, je n'aurai point le courage d'être heureux à tes dépens.

IPHICRATE *s'approchant d'Arlequin.*

Mon cher Arlequin, faſſe le Ciel, après ce que je viens d'entendre, que j'aie la joie de te montrer un jour les ſentimens que tu me donnes pour toi ! Va,

mon cher Enfant, oublie que tu fus mon Eſclave, & je me reſſouviendrai toûjours que je ne méritois pas d'être ton Maître.

ARLEQUIN.

Ne dites donc point comme cela, mon cher Patron : ſi j'avois été votre pareil, je n'aurois peut-être pas mieux valu que vous : c'eſt à moi à vous demander pardon du mauvais ſervice que je vous ai toûjours rendu. Quand vous n'étiez pas raiſonnable, c'étoit ma faute.

IPHICRATE *l'embraſſant.*

Ta généroſité me couvre de confuſion.

ARLEQUIN.

Mon pauvre Patron, qu'il y a de plaiſir à bien faire !

(*Après quoi il deshabille ſon Maître.*)

IPHICRATE.

Que fais-tu, mon cher Ami !

ARLEQUIN.

Rendez-moi mon habit & reprenez le vôtre, je ne ſuis pas digne de le porter.

IPHICRATE.

Je ne ſçaurois retenir mes larmes : fais ce que tu voudras.

SCENE X.

CLEANTHIS, EUPHROSINE, IPHICRATE, ARLEQUIN.

CLEANTHIS *en entrant avec Euphroſine qui pleure.*

LAiſſez-moi, je n'ai que faire de vous entendre gémir. (*& plus près d'Arlequin*) Qu'eſt-ce que cela ſignifie, Seigneur Iphicrate : pourquoi avez-vous repris votre habit !

ARLEQUIN.

C'eſt qu'il eſt trop petit pour mon cher Ami, & que le ſien eſt trop grand pour moi.

(*Il embraſſe les genoux de ſon Maître.*)

CLEANTHIS.

Expliquez-moi donc ce que je vois, il ſemble que vous lui demandiez pardon.

ARLEQUIN.

C'eſt pour me châtier de mes inſolences.

CLEANTHIS.

Mais enfin, notre projet !

ARLEQUIN.

Mais enfin, je veux être homme de bien, n'eſt-ce pas-là un beau projet? Je me repens de mes ſotiſes, lui des ſiennes; repentez-vous des vôtres, Madame Euphroſine ſe repentira auſſi: & vive l'honneur après: cela fera quatre beaux repentirs, qui nous feront pleurer tant que nous voudrons.

EUPHROSINE.

Ah, ma chere Cleanthis, quel exemple pour vous!

IPHICRATE.

Dites plûtôt quel exemple pour nous, Madame, vous m'en voyez pénétré.

CLEANTHIS.

Ah vraiment, nous y voilà, avec vos beaux exemples: voilà de nos gens qui nous mépriſent dans le monde, qui font les fiers, qui nous maltraitent, qui nous regardent comme des vers de terre, & puis qui ſont trop heureux dans l'occaſion de nous trouver cent fois plus honnêtes gens qu'eux. Fy, que cela eſt vilain, de n'avoir eu pour tout mérite, que de l'or, de l'argent, & des dignitez: c'étoit bien la peine de faire tant les glorieux; où en ſeriez-vous aujourd'hui, ſi nous n'avions pas d'autre mérite que cela pour

vous ! Voyons, ne ſeriez-vous pas bien attrapez ! Il s'agit de vous pardonner, & pour avoir cette bonté-là, que faut-il être s'il vous plaît ; Riche, non ; Noble, non ; Grand Seigneur, point du tout. Vous étiez tout cela, en valiez-vous mieux ! Et que faut-il donc ! Ah ! nous y voici. Il faut avoir le cœur bon, de la vertu & de la raiſon : voilà ce qu'il faut, voilà ce qui eſt eſtimable, ce qui diſtingue, ce qui fait qu'un homme eſt plus qu'un autre. Entendez-vous, Meſſieurs, les honnêtes gens du monde ! Voilà avec quoi l'on donne les beaux exemples que vous demandez, & qui vous paſſent : Et à qui les demandez-vous ! A de pauvres gens que vous avez toûjours offenſez, maltraitez, accablez, tous riches que vous êtes, & qui ont aujourd'hui pitié de vous, tout pauvres qu'ils ſont. Eſtimez-vous à cette heure, faites les ſuperbes, vous aurez bonne grace : allez, vous devriez rougir de honte.

ARLEQUIN.

Allons, ma Mie, ſoyons bonnes gens ſans le reprocher, faiſons du bien ſans dire d'injures, ils ſont contrits d'avoir été méchans, cela fait qu'ils nous valent bien : car quand on ſe repent, on eſt bon, & quand

quand on eſt bon, on eſt auſſi avancé que nous. Approchez, Madame, Euphroſine, Elle vous pardonne, voici qu'elle pleure, la rancune s'en va, & votre affaire eſt faite.

CLEANTHIS.

Il eſt vrai que je pleure, ce n'eſt pas le bon cœur qui me manque.

EUPHROSINE *triſtement.*

Ma chere Cléanthis, j'ai abuſé de l'autorité que j'avois ſur toi, je l'avouë.

CLEANTHIS.

Hélas! comment en aviez-vous le courage! Mais voilà qui eſt fait, je veux bien oublier tout, faites comme vous voudrez; ſi vous m'avez fait ſouffrir, tant pis pour vous, je ne veux pas avoir à me reprocher la même choſe, je vous rends la liberté; & s'il y avoit un vaiſſeau, je partirois tout-à-l'heure avec vous: voilà tout le mal que je vous veux: ſi vous m'en faites encore, ce ne ſera pas ma faute.

ARLEQUIN.

Ah la brave Fille! ah le charitable naturel!

IPHICRATE.

Etes-vous contente, Madame!

EUPHROSINE.

Viens, que je t'embraſſe, ma chere Cléanthis.

ARLEQUIN.

Mettez-vous à genoux pour être encore meilleure qu'elle.

EUPHROSINE.

La reconnoiſſance me laiſſe à peine la force de te répondre. Ne parles plus de ton eſclavage, & ne ſonges plus déſormais qu'à partager avec moi tous les biens que les Dieux m'ont donné, ſi nous retournons à Athênes.

SCENE DERNIERE.

TRIVELIN,

& les Acteurs précédens.

TRIVELIN.

QUe vois-je, vous pleurez, mes Enfans, vous vous embraſſez !

ARLEQUIN.

Ah, vous ne voyez rien, nous ſommes admirables; nous ſommes des Rois & des Reines: enfin finale, la paix eſt conclue, la Vertu a arrangé tout cela; il ne

nous faut plus qu'un Bateau & un Batelier pour nous en aller: & ſi vous nous les donnez, vous ſerez preſque auſſi honnêtes gens que nous.

TRIVELIN.

Et vous, Cléanthis, êtes-vous du même ſentiment?

CLEANTHIS *baiſant les mains de ſa Maîtreſſe.*

Je n'ai que faire de vous en dire davantage, vous voyez ce qu'il en eſt.

ARLEQUIN.

Voilà auſſi mon dernier mot, qui vaut bien des paroles.

TRIVELIN.

Vous me charmez, embraſſez-moi auſſi mes chers Enfans, c'eſt-là ce que j'attendois: ſi cela n'étoit pas arrivé, nous aurions puni vos vengeances comme nous avons puni leurs duretez. Et vous, Iphicrate, vous Euphroſine, je vous vois attendris, je n'ai rien à ajoûter aux leçons que vous donne cette avanture; vous avez été leurs Maîtres, & vous en avez mal agi: ils ſont devenus les vôtres, & ils vous pardonnent; faites vos réfléxions là-deſſus. La différence des conditions n'eſt qu'une épreuve que les Dieux font ſur nous: je ne vous en dis pas davantage.

Vous partirez dans deux jours, & vous reverrez Athênes. Que la joie à préſent, & que les plaiſirs ſuccédent aux chagrins que vous avez ſenti, & célébrent le jour de votre vie le plus profitable.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, l'*Iſle des Eſclaves, Comédie*, dont j'ai crû que la lecture ſoûtiendroit l'idée qu'en a donnée la repréſentation. Fait à Paris ce 28 Mars 1725.

HOUDARD DE LA MOTTE.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *le nouveau Théatre Italien*, j'ai examiné en particulier les différentes Piéces qui le compoſent, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Fait à Paris ce 3 Novembre 1728. DANCHET.